

lusion de leur part engendre un tel désappointement ? Vous pensiez donc qu'un *bataillon*, un *escadron*, une *batterie d'instruction* pouvaient, dans l'espace de deux ans, vous fournir des gradés à qui, les yeux fermés, vous pourriez confier la compagnie, l'escadron, la batterie ? Aviez-vous la prétention que ces deux années suffiraient à faire de ces petits jeunes gens autant d'hommes mûrs ? Vous aurez des jeunes gens dociles, polis, respectueux, bien élevés, avec un certain bagage de connaissances, parfaitement dressés aux exercices tactiques et à la gymnastique, peut-être calligraphes habiles, bons comptables et bons dessinateurs, propres à remplir les fonctions d'instructeurs militaires : oui, tout cela vous pouvez y prétendre, c'est votre droit ; mais la pratique de la vie de caserne et de garnison, la connaissance du monde, le bon sens et la fermeté de caractère de l'homme fait : non, cela n'est pas possible et vous n'avez pas à compter là-dessus. Ne vous laissez pas éblouir par cette note relative aux qualités morales et disciplinaires que vous trouverez sur la liste de renseignements du jeune homme provenant des écoles. Ce jugement ne peut être qu'hypothétique parce que les professeurs de ce jeune homme qui l'eurent, comme soldat et qui vous le passent comme sous-officier ne peuvent pas vous garantir qu'il réussira dans son nouvel état.

Il faut donc se persuader que l'éducation du jeune sous-officier venant d'un dépôt d'instruction est loin d'être complète ; qu'au point de vue morale et disciplinaire, cette instruction est à peine ébauchée. Il a besoin d'un œil qui veille sur lui et d'une main qui guide ses premiers pas. Ce rôle, plus méritoire que pénible, est celui du lieutenant.

Généralement, et en raison du caractère propre à notre nation, les qualités les plus rares chez nos sous-officiers, quant à l'exercice de leurs fonctions, sont précisément les qualités dominantes des gradés des armées de l'Allemagne : je veux dire la constance et la persévérance, l'égalité d'humeur et de manières. C'est pour cela que nos sous-officiers ont besoin de sentir sur eux l'œil des supérieurs, chaque fois que la fatigue, l'ennui, le dégoût s'emparent d'eux.

J'en ai assez dit jusqu'ici, je crois, pour démontrer que, selon moi, la jeunesse est un obstacle sérieux à l'exécution stricte des devoirs du sous-officier. J'avouerai franchement que j'approuve en tout et pour tout la façon de penser de ces capitaines qui s'accrochent de recevoir dans leur compagnie deux sous-lieutenants de dix-huit ans, quels qu'ils soient, pourvu qu'ils aient un bon lieutenant d'une trentaine d'années, un fourrier du même âge et des sergents plutôt mûrs que jeunes. Quand je veux me représenter le vrai type du bon sergent, je me figure un homme au visage bruni et austère comme celui d'un carme, qui parle peu, ne rit pas, ne crie pas, ne gesticule pas, impartial, sans emportement, ne se déconcerte jamais, d'égal humeur et de manières envers tous ; ne faisant pas de zèle ridicule dans le service, s'abstenant le plus possible, je ne dirai pas d'abuser, mais même simplement d'user du droit de punir ; ayant le soin de ne s'en servir que dans le cas de flagrant délit réclamant des mesures énergiques de répression ; de s'abstenir également et surtout de menaces et d'être grossier envers les hommes, — laissons cette qualité aux Allemands ! — moyen d'action ridicule et préjudiciable qui perd les subordonnés et la discipline ; et d'avoir constamment présent à l'esprit que leur devoir strict est de prévenir les fautes et non de les laisser commettre ou de les favoriser pour les punir ensuite. C'est là un faux zèle et une fausse discipline que les chefs doivent essayer de découvrir dans le service. Ces remarques s'appliquent naturellement aussi à tous les sous-officiers, car ce qu'il faut surtout pour remplir ce cadre, ce sont des hommes qui se forment en morceaux pour leur patrie, leur souverain, leurs supérieurs, leur régiment et leurs compagnons d'armes.

C. CORSI,

Colonel d'état-major dans l'armée italienne.

Quelques aphorismes du Général de Brack pour terminer. Tous ceux qui liront ces lignes ne perdront pas leur temps en se les remémorant sous les yeux :

1. Il faut, en campagne, manger et dormir toutes les fois qu'on en a la possibilité.
2. En paix, gâcher les vivres est un tort ; en guerre, c'est un crime.
3. Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale, fumez et faites fumer vos soldats.
4. Reconnaître n'est pas attaquer. Une reconnaissance attaque quelquefois, mais ce n'est que pour mieux reconnaître. L'attaque n'est donc pas son but, mais un de ses moyens.
5. En guerre, le plus mauvais parti qu'on puisse prendre est de n'en prendre aucun ; l'hésitation est pire que l'ignorance, elle est le cachet de la faiblesse.
6. L'art de la guerre est, en petit comme en grand, la réunion et l'emploi de forces supérieures sur un point décisif.
7. Avoir pour soi l'offensive est ce qu'il y a de plus avantageux, parce qu'on oblige ainsi l'ennemi à combiner ses mouvements sur les nôtres, et qu'on le démoralise. La défensive n'est utile que pour gagner du temps.
8. Règle générale : lorsqu'une charge est bien entamée, poussez-la à fond et tenez bon, vous réussirez.
9. Les devoirs d'un arrière-garde se résument en ces trois mots, qui doivent être sa devise : vigilance, ensemble et fermeté.
10. En abusant des punitions, on enduret un régiment de manière à lui ôter toute noble sensibilité ; on le descend de sa hauteur morale ; il n'y remonte plus.
11. L'étude est l'arsenal dans lequel vous puiserez vos armes au jour de l'action. Étudier avec soin aide à penser et à agir vite, et penser et agir vite est le secret de l'officier modèle.
12. En fait d'instruction, on n'est riche au jour de l'application que lorsqu'on est trop riche. Dans ce grand jour, il est trop tard pour apprendre, et il est temps de choisir le nécessaire et d'oublier l'inutile. En temps de guerre présente tant de chances de succès, se compliquer de tant de positions, que la réserve de notre instruction peut trouver ainsi son application inattendue ; et si cette application se rencontre, ne fat-elle qu'une seule fois dans notre vie, elle paie une année de peines.

Pauvre Batterie "B" !

Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé. C'est le programme que se sont tracé quelques journaux à l'égard de la Batterie "B".

Cependant, si la sagesse humaine dit "qu'il faut tourner sa langue sept fois avant de parler," elle dit aussi qu'on doit tourner sa plume sept fois avant d'écrire et de se faire imprimer.

Co qui revient à dire qu'il faut savoir avant de parler. Ceci est dit à propos de certains articles qui ont paru contre la Batterie "B". Que leur a-t-elle donc fait cette pauvre Batterie ? Rien. Mais il est une chose qu'on ne doit pas oublier. On attaque toujours ceux qui ont quelques mérites. C'est une lâcheté de la race des envieux, des jaloux et des méchants. Heureusement pour la société qu'ils sont peu nombreux. Ainsi, l'année dernière, après la fête de S. M. La Reine célébrée à Montréal, un journal disait qu'un homme avait été tué par un tireur de la Batterie "B". C'était faux. On l'a prouvé. Il y a quelques jours, un autre journal insérait qu'une rixe avait eu lieu entre le 8^{me} et le 10^{me} bataillons, hôtes de la citadelle, cela uniquement pour faire croire que la Batterie "B" n'était pas capable de maintenir l'ordre chez elle. Cela était encore faux, et ce journal a retracé le fait le lendemain. Enfin, le 21 Mai dernier, ce même journal disait encore qu'un homme de la Batterie "B" était tombé de cheval et qu'il s'était donné une épaule. Tout cela est faux, doublement faux, triplement faux. Voici la vérité. Oui, la Batterie "B" est toujours prête à tuer... uniquement les ennemis du pays ; la Batterie "B" est assez civilisée, polie, disciplinée pour empêcher par sa seule influence morale les désordres que quelques meneurs voudraient fomenter chez elle. La Batterie "B" est aussi bonne à pied qu'à cheval, ce qui fait que ce n'est pas un de ses hommes qui est tombé pendant la Revue du 21 Mai, mais bien le cavalier d'un autre corps. Peut-être que s'il se fût agi d'une action d'éclat accomplie par un autre corps et qu'on l'eût mise sur le compte de la Batterie "B" que le corps intéressé aurait réclamé.

Or, nous qui sommes aussi vaillants qu'honnêtes, nous réclamons ce qui nous est dû : la vérité.

Nous remercions le fait, non pour accuser les journaux qui ont annoncé ces faussetés, — ils sont trop intelligents et trop impartiaux pour inventer de fausses nouvelles qu'ils se feront un devoir de retracer s'ils respectent leurs lecteurs — mais nous leur disons cela à sens fin qu'ils se tiennent en garde contre ceux qui surprennent leur bonne foi en leur faisant insérer des articles contre la Batterie "B", articles que le bon sens du public québécois, honnête et intelligent, appréciera à leur juste valeur.

Un Soldat Polyglotte.

Un émigré français, nommé Chavan, garçon spirituel, industriel, imperturbable, était doué d'une aptitude presque miraculeuse à s'approprier les manières, le langage et l'accent de tous les pays ; Espagnol, Anglais, Italien, Normand, Provençal, Bas-Breton, suivant que la circonstance le requérait ; une académie des inscriptions et belles-lettres incarnée ; une polyglotte qui s'était faite homme. Depuis deux ans qu'il avait été capturé, par nos troupes, avec une partie d'un régiment allemand, personne n'était parvenu à lui apprendre un mot de français, à lui faire oublier son rôle inamovible de *Kayserslich*. Le froid, le chaud, la faim, la soif, et il était fort altéré, ne se manifestaient en lui dans ses besoins les plus extrêmes que par le langage du geste ou quelques articulations incompréhensibles, contre l'impuissance desquelles il ma-